

Anthropologie et Sociétés



Richard J. EVANS : Death in Hamburg. Society and Politics in the Cholera Years 1830 - 1910, Oxford University Press, Oxford, 1987, xxvi, 676 p., tabl. Biblio., index.

Jean DELUMEAU et Yves LEQUIN (sous la direction de) : Les malheurs des temps. Histoire des fléaux et des calamités en France, Librairie Larousse, Paris, 1987, 520 p., ill., biblio., index.

Ruth Murbach

Volume 14, numéro 1, 1990

Culture et clinique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015119ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015119ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Murbach, R. (1990). Compte rendu de [Richard J. EVANS : Death in Hamburg. Society and Politics in the Cholera Years 1830 - 1910, Oxford University Press, Oxford, 1987, xxvi, 676 p., tabl. Biblio., index. / Jean DELUMEAU et Yves LEQUIN (sous la direction de) : Les malheurs des temps. Histoire des fléaux et des calamités en France, Librairie Larousse, Paris, 1987, 520 p., ill., biblio., index.] *Anthropologie et Sociétés*, 14(1), 153–156. <https://doi.org/10.7202/015119ar>

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Richard J. EVANS : *Death in Hamburg. Society and Politics in the Cholera Years 1830-1910*, Oxford University Press, Oxford, 1987, xxvi, 676 p., tabl. biblio., index.

Jean DELUMEAU et Yves LEQUIN (sous la direction de) : *Les malheurs des temps. Histoire des fléaux et des calamités en France*, Librairie Larousse, Paris, 1987, 520 p., ill., biblio., index.

Les malheurs de notre temps. J. Delumeau le rappelle dans son introduction, ne proviennent plus principalement de la nature, comme ce le fut jusqu'au XIX^e siècle, mais bien de l'humanité elle-même. Les terreurs des ancêtres ne sont plus les nôtres : la peur du loup a disparu avec l'espèce dans la plupart des régions, les phénomènes célestes ont été démythifiés lorsque l'homme mit le pied sur la lune, les disettes ont lieu dans des ailleurs culturels et sociaux, les incendies se sont transformés en désastres individuels ou en problèmes d'assurances, le miracle antibiotique a dédramatisé le mal héréditaire ou honteux — la tuberculose et la syphilis. Le recours providentiel ne s'adresse plus désormais à Dieu mais à l'État de droit. Pourtant il suffisait qu'un « virus étrange venu d'ailleurs » (Leibowitch 1984) fasse irruption pour réveiller les anciennes peurs et réactions d'impuissance. Le phénomène SIDA a ainsi créé un terrain réceptif aux enseignements de l'histoire : qu'avons-nous appris ?

Été 1892. Hambourg, par une chaude journée du mois d'août. La nouvelle du choléra s'est répandue dans la ville comme une trainée de poudre. En quelques jours, plus d'une centaine de victimes ont été recensées, dont certaines se sont effondrées en public — dans la rue, dans le tramway, au travail, exhibant tous les symptômes répugnants du Mal : vomissements, diarrhées, spasmes musculaires, peau bleuâtre, coma. En quelques heures, la mort a déjà délivré la moitié des malades de leur agonie. Les autorités de la ville gardent pourtant le silence, se refusent à l'évidence d'imposer les mesures de prévention inévitables. Se sauve qui peut : 40 000 personnes quitteront la ville. Lorsque le sénat commence à réagir, il est trop tard. La dernière épidémie de choléra ne frappa que Hambourg parmi toutes les villes européennes et fit 10 000 morts en six semaines. Malheur du temps pour J. Delumeau et Y. Lequin, au même titre que les disettes, famines et autres guerres, pour R. Evans l'épidémie de choléra devient le pivot de son analyse sociale de la vie urbaine de Hambourg au siècle dernier. Dans la tradition de la *plague literature* qui s'est imposée à l'auteur malgré lui (p. viii), il scrute dans un ouvrage monumental, à partir de l'histoire de ce désastre urbain, les causes de l'origine de l'épidémie du début du XIX^e siècle jusqu'à l'orée du XX^e siècle. Ce sont les « années du choléra », les différentes vagues de la maladie qui ont secoué Hambourg à seize reprises entre 1831 et 1892. L'histoire des épidémies semble effectivement imposer tant son genre que des constats similaires, lorsque advient la maladie et que les humains sont confrontés à la mort transmissible. Ainsi sont souvent présents à la fois la négligence et la duplicité des autorités, des structures d'inégalité et des conflits sociaux, des causes et influences multiples qui témoignent de problèmes irrésolus que pose l'urbanisation massive au XIX^e siècle : la contamination de l'eau et de l'air, de la nourriture, mais aussi la présence d'animaux, les déchets, l'hygiène.

Le livre est structuré en deux grandes sections dont la première, générale, suit chacun des fils de l'écheveau de la causalité. Il s'ouvre sur une description de l'histoire politique et sociale de la ville de Hambourg au XIX^e siècle, sous l'angle des conflits de classes et des relations entre l'État et la société. Suit une description de l'environnement urbain, des taux

de morbidité et de mortalité selon les quartiers, des politiques de santé publique et des lentes réformes sanitaires. Les débats entre les différentes théories sur la transmission du choléra condensaient dans cet « empire des germes » une lourde charge de symbolisme politique. La deuxième partie de l'ouvrage analyse de manière intensive l'événement central : l'épidémie de 1892. Pour R. Evans, l'utilisation métaphorique de l'épidémie ne peut être confinée à une invocation obligée de Camus ou encore de Thomas Mann (1931, 1950, 1987), dont un des romans a par ailleurs inspiré le titre du livre. Il reproche donc à Susan Sontag (1978), qui s'élève contre la maladie métaphore, une compréhension simpliste sinon naïve de la science médicale. La métaphore est d'autant plus justifiée que l'épidémie de choléra de 1892 à Hambourg n'annihila pas seulement des êtres humains. Ce fut le point tournant entre l'ancien et le nouveau, la fin d'un gouvernement composé de notables locaux et le triomphe de l'État interventionniste sur une politique de laisser-faire.

Fruit d'une recherche de dix ans, l'ouvrage de R. Evans réussit à recréer de façon détaillée la vie intérieure d'une grande ville allemande du XIX^e siècle. Contrairement à d'autres travaux consacrés à l'impact du choléra sur la culture du XIX^e siècle (dont aucun ne porte sur l'Allemagne) et qui se concentrent en général sur l'épidémie de 1832, l'étude d'Evans montre que celle de 1892 fut exceptionnelle, dans le sens qu'elle ne frappa qu'une seule ville et produisit des documents beaucoup plus variés : photos, statistiques, journaux de masse. Analyse approfondie et locale, ce livre est à la fois histoire médicale, située dans son contexte politique et social, histoire des conditions de vie et de travail, géographie sociale et histoire de l'environnement physique. Il se distingue également des travaux précédents, puisque l'auteur ne voit pas dans l'avènement de l'épidémie qu'une épreuve de la cohésion sociale ou du système politique. Une telle vision de la société comme mécanisme autorégulateur et fermé, dont les seules perturbations possibles s'imposeraient de l'extérieur, occulte le fait que le choléra fut aussi un produit de l'industrialisation et de l'empire, générateurs de conflits. L'épidémie est donc à la fois adjuvant *et* conséquence du changement.

Comme toute réforme urbaine, les réformes sanitaires sont au cœur d'un jeu de forces tant économiques que politiques et idéologiques et c'est l'analyse de leur interrelation qui constitue l'intérêt principal de cette étude. Ainsi, les réactions des autorités de la ville à la première vague de choléra (1832) furent d'abord de recourir aux mesures établies au XVIII^e siècle contre la peste. Le constat de leur inefficacité et les pressions des patriciens — dont faisaient partie les notables de la ville — fit que le « commonsense dogma of the primacy of trade » (p. 39) présida par la suite à une politique de laisser-faire. L'épidémie de 1892 démontrait les mêmes faiblesses du système, malgré les connaissances accumulées depuis. Et en dépit de la variété et de la complexité des facteurs qui déterminaient alors le risque de chacun de contracter la maladie, et que R. Evans documente rigoureusement, les inégalités sociales en forment le leitmotiv : un nombre disproportionné de pauvres furent victimes du choléra.

Dans sa conclusion, R. Evans soupèse les leçons de l'histoire, en insistant d'une part sur la fragilité et la complexité des grands centres urbains de l'âge industriel avancé, que des désastres même relativement mineurs peuvent plonger dans le chaos. Un certain scepticisme face aux plans d'urgence et de défense civile est justifié quand on pense à l'éventualité de désastres tels qu'un tremblement de terre ou une attaque nucléaire. D'autre part, les premières réactions tant populaires qu'officielles au SIDA rappellent les attitudes publiques devant le choléra : la stigmatisation de groupes, la peur et les réponses des autorités, qui vont de mesures coercitives à l'indifférence. Les inégalités locales qui se reflétaient dans la distribution spatiale des victimes de l'épidémie de choléra et la volonté d'impliquer l'État dans le façonnement de la société sont encore présentes dans cette fin du XX^e siècle, tout comme l'est le constat que les pouvoirs de la médecine ne sont pas illimités

et que la science médicale n'opère jamais dans un contexte social neutre. Hier comme aujourd'hui, l'intervention de l'État sans contrôle démocratique risque de devenir « une force qui discipline... et qui finit par attaquer corps et âmes au lieu de les guérir » (p. 568, notre traduction).

Histoire des mentalités plutôt, l'ouvrage dirigé par J. Delumeau et Y. Lequin compte sur une dizaine de collaborateurs, historiens et philosophes des sciences, qui font revivre ce « monde que nous avons perdu » (p. 5) et qui fut tramé par les calamités de la vie quotidienne dans la France du V^e au XX^e siècle. Au centre de ce volume plus descriptif qu'analytique sont les peurs et les représentations du mal. L'homme vivait alors impuissant dans un environnement menaçant où, de surcroît, « le visage redoutable du Dieu-père fouettard » (p. 12) s'associait dans l'imaginaire aux malheurs vécus. Le danger guettait de partout : épidémies, famines, pillages, marées, feux, loups, guerre civile. Ce n'est pas mon intention de résumer quinze siècles d'histoire en quelques lignes, des « temps barbares » aux dangers des technologies de l'atome. Cet ouvrage, écrit et fabriqué avec beaucoup de soin, en plus d'être merveilleusement illustré par des centaines de photos d'art, inspirera chacun différemment, selon son regard et sa représentation de la mort. Je ne soulignerai donc qu'une dimension, dont la comparaison avec l'étude de R. Evans s'impose.

Si l'on exclut notre XX^e siècle et ses terreurs, il faut s'attarder surtout à la longue période de la peste noire qui constitue, objectivement et subjectivement, la plus grande des catastrophes récurrentes d'autrefois. Elle créa une véritable culture de la mort qui s'exprima à la fois dans une dramatisation théâtrale de l'existence, un abandon à l'excès et une fureur de vivre qui scandalisaient les moralistes, tout autant que dans un exhibitionnisme macabre où l'on plaçait des « transis » sur son tombeau et où les squelettes grimaçants sur des objets décoratifs et les représentations de « Danses macabres » se multipliaient. Récupérés par l'Église, ces thèmes servaient une théologie orthodoxe de la mort et du salut, tandis que des visions et prophéties multiples sur l'avènement de nouvelles catastrophes circulaient. D'autre part, la peur des sorciers, des Juifs, des lépreux, des hérétiques — les prétendus responsables de toutes les calamités —, est « savamment orchestrée par les juges laïcs et ecclésiastiques ». Elle devient le « prétexte pour réclamer, au moins en théorie, une inquisition généralisée au service de l'ordre social et politique établi » (p. 215).

En tirant les leçons de l'histoire, J. Delumeau se demande, dans sa présentation, si nous ne sommes pas en train de réinventer cette culture « où la mort l'emporte sur la vie » et nous incite à un retour à l'éthique. F. Guéry (p. 504), limitant son essai à l'ère du risque nucléaire, arrive à des conclusions similaires :

(...) la terreur du retour du Mal diminue les énergies qui se consacrent à le canaliser, le contrôler, le réduire. Cette fin de siècle, passéiste, secrète une hantise de fin du monde où convergent toutes les forces de déliaison, toutes les énergies de réaction. C'est la preuve que, à vouloir cantonner le malheur dans la sphère d'une nature facile à connaître et à dominer, on se prive des moyens de contrôler en soi les ravages qu'exercent les passions destructrices. Plus profond que le malheur des temps, c'est le goût du malheur qu'il faudrait saisir et faire passer : nous faisons notre malheur.

Références

LEIBOWITCH J.

1984 *Un virus étrange venu d'ailleurs*. Paris : Grasset.

MANN T.

- 1931 *La montagne magique*. Paris : Fayard.
 1950 *Docteur Faustus*. Paris : Albin Michel.
 1987 *Mort à Venise*. Paris : Grands Écrivains.

SONTAG S.

- 1978 *Illness as Metaphor*. New York : Farrar, Straus et Giroux.

Ruth Murbach

Département des sciences juridiques
 Université du Québec à Montréal

Sylvie FAINZANG : *Pour une anthropologie de la maladie en France. Un regard africaniste*, coll. Cahiers de l'Homme, N.S. XXIX, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences sociales, Paris, 1989, 109 p., biblio.

Ce livre se situe dans une tendance assez récente en anthropologie et relativement peu exploitée, celle qui consiste à appliquer l'approche anthropologique à l'étude des sociétés urbaines occidentales. Cette expérience relève plus précisément du domaine de l'anthropologie de la maladie. L'auteure analyse la causalité de la maladie, ses relations avec les autres systèmes de représentation et les divers recours thérapeutiques disponibles, bref la place de la maladie dans la vie quotidienne d'une communauté française. Fainzang retient l'hypothèse centrale que la maladie est l'expression des tensions entre individus et entre groupes, lesquelles se traduisent par des mises en accusation de ceux qui sont jugés responsables du mal et conditionnent les recours thérapeutiques adoptés. Mais il y a plus, puisque Fainzang établit une comparaison entre différentes interprétations du mal telles qu'elles s'expriment dans une communauté française et dans les sociétés lignagères africaines, concluant à une logique similaire dans les deux cas, même si cela donne lieu à des orientations distinctes.

Dans les trois premiers chapitres, l'auteure retrace les grands courants en anthropologie de la maladie et y situe sa propre pensée, tributaire d'une double tendance, fonctionnelle et cognitive (chap. 1). Puis elle fait l'hypothèse, que certains trouveront osée, que la maladie permet de poser plusieurs questions dont la pertinence demeure, quelle que soit la société à l'étude (chap. 2). C'est cette certitude qui l'entraîne vers « une investigation de type anthropologique » des représentations de la maladie au sein de la société française (chap. 3). Mais, contournant les inévitables sociétés rurales sur lesquelles se penchent depuis longtemps les anthropologues en milieu occidental, Fainzang leur préfère un cadre d'observation « péri-urbain » où manières de vivre rurales et urbaines se côtoient. Il s'agit d'une commune située à proximité de Paris, où vit une population autochtone au passé agricole à laquelle se sont joints successivement une immigration polonaise bien intégrée et des groupes nomades en train de se sédentariser tout en vivant en marge des autres groupes. Vers les années 1960, une immigration portugaise est venue combler les nouveaux besoins en main-d'œuvre. Cette population présente des différences socioculturelles qui se prolongent dans l'appropriation de l'espace. Les relations tendues, dans et entre chaque groupe, donnent lieu à des comportements d'évitement (chap. 6).

Fidèle à ses préoccupations passées, l'auteure veut comprendre les liens qui existent entre le discours des gens sur la maladie et les rapports qu'ils entretiennent entre eux. Elle interroge leurs recours thérapeutiques en parallèle avec leurs comportements quotidiens